



ROMANS

Les cinq et une nuits de Shahrazède

Mourad Djebel

La Différence, 2005, 364 pages, 23 euros

► *“Nous sommes issus de tant de brassages, de métissages, certes dans la violence et l’invasion, mais ils sont réels et constituent un rempart contre l’hégémonie, contre le fanatisme, et un chemin à creuser pour peu qu’on cultive cette diversité pour asseoir un autre type, un nouveau type de légitimité de l’État. Si l’on n’infléchit pas la tendance de l’Unique, nous courons à la catastrophe. (...)”* Ainsi, tandis que le pouvoir algérien interdit à son peuple le droit de lire le dernier Boualem Sansal (*Poste restante*, paru chez Gallimard) et que son vieux diri-

geant semble renouer avec les non moins vieux démons d’une conception figée et exclusive de l’identité algérienne, les romanciers du cru continuent eux, contre vents et marées, de disséquer la *“monstruosité née des humiliations et des défaites de l’Histoire”*, une *“monstruosité”* qui aujourd’hui *“se nourrit des modernes frustrations”*. Mourad Djebel appartient à cette génération-lotus d’écrivains algériens, sortie du bourbier des années quatre-vingt-dix. On lui doit déjà *Sens interdits*, paru en 2001 chez le même éditeur (voir *H&M*, n° 1235, janvier-février 2002). L’Algérie demeure au cœur de son texte, une Algérie kaléidoscopique, débarrassée des pesanteurs spatiales et temporelles, une Algérie à plusieurs voix, déployée en plusieurs registres et langues. Plus encore que ses aînés, Kateb Yacine, Rachid Boudjedra ou le premier Boualem Sansal, celui du *Serment des barbares*, Mourad Djebel bouscule le cadre narratif pour rendre au plus près cette Algérie entre diversité et cauchemars...

Au centre du roman, il y a le cycle des cinq nuits, ces cinq nuits

durant lesquelles Loundja, alias Shahrazède, tente de dévier de sa *“trajectoire autodestructrice”* son ancien élève et ami, Shahriyar. Comme dans *Les 1000 et une nuits*, le conte, la littérature – ici le récit fondateur du *Voyageur* et de la *Sahélienne* – pourrait-elle être une arme de combat pour échapper *“à la folie d’une réalité cauchemardesque”*, une arme contre la mort ?

Au cours de ces cinq nuits, le passé, les espoirs et les désillusions des deux amants défilent sur fond d’histoire algérienne, depuis les promesses trahies d’un *“avenir radieux”* en juillet 1962 jusqu’à *“cette folie de sang qui se pare, comme une putain fardée, de principes humains ou divins”*, en passant par les massacres et tortures d’octobre 1988. Ces journées charnières où l’armée a tiré sur *“une foule d’enfants”* : *“des enfants en garderont des séquelles à vie, des enfants qui ont été violés, sodomisés, papa, la baignoire, les coups, les brûlures, les blessures, tu connais le catalogue, papa, c’est le même que celui des paras de l’armée française”*, dit, peccamineuse, Loundja à son père, ancien héros de la lutte pour l’indépendance du pays.

Mais cette *“monstruosité”* qui ronge le pays n’est pas une fatalité. Loundja-Shahrazède dit qu’elle en a marre du couplet qui court sur toutes les lèvres, stipulant que

cette terre est trop passionnée et tout ce qui s'y entreprend trop passionnel, "d'où l'attrait pour la tragédie, les harangueurs de foules, la lutte entre les dieux, l'apostasie, l'invasion, la guerre (...)".

Deux autres voix se font entendre. Celle, d'abord, de Shahriyar à travers ses *Carnets*, des écrits hallucinés, parfois hermétiques, qui donnent à lire le regard de l'ami et de l'amant sur ces cinq nuits passées dans un hôtel de la corniche constantinoise. Et, enfin, cette narratrice dont l'identité ne sera révélée qu'à la fin du roman et qui s'inscrit dans une longue chaîne de conteuses. Elle est celle qui, sans avoir retrouvé le manuscrit-fondateur du *Voyageur*, restitue l'ensemble de l'histoire, l'origine et la naissance d'"une branche nouvelle de sang-mêlé", sur laquelle elle compte bien, elle aussi, inscrire sa marque.

Le livre brille d'un foisonnement de thèmes, de fulgurances littéraires, d'émotions et de références historiques : l'histoire algérienne qui, à partir d'une "matrice mère amazigh", est l'histoire des métis-

sages nés des invasions diverses ; l'histoire de la pénétration militaire française, des fantasmes et de l'érotisation de l'Orient, mais aussi la place de l'individu au sein de la société algérienne, l'autonomie de la femme, les questions de l'homosexualité, de la sexualité ou du racisme anti-Noir.

La clef de cette construction littéraire bigarrée, un brin complexe, se niche peut-être dans une quête de l'universel, un éloge de la diversité et du métissage, même si sa naissance sur la terre algérienne a été traumatisante : "Même si elle est violente, cette origine pour le pire, elle n'en demeure pas moins métisse pour le meilleur", de sorte que Mourad Djebel invite à se détourner de cette "tendance de l'Unique" pour retrouver un chemin emprunté déjà par un Ibn Arabi, un chemin qui mène à "croire que l'homme est autant que le langage, médiation des mondes, médiations de tous les mondes, porteurs d'essences premières communes à tous les êtres (...)"

Mustapha Harzoune

ter le pays. Les appartements devenus vacants sont accaparés par les officiers de l'armée. Les épouses des nouveaux hommes forts du pays logèrent dans les cabanes en fer leurs "sufragi" ou domestiques d'origine nubienne et certaines y élevèrent même des poules et autres lapins !

Avec l'ouverture économique (*infitaḥ*) des années soixante-dix, les riches quittent le centre-ville, les appartements de l'immeuble Yacoubian se transforment progressivement en bureau ou cabinets médicaux, tandis que les cabanes en fer deviennent les habitations d'une nouvelle population pauvre, fraîchement débarquée des campagnes voisines ou travaillant dans le centre-ville. Ainsi se développa sur la terrasse "une société nouvelle complètement indépendante du reste de l'immeuble".

Dans l'immeuble ou sur la terrasse, se croisent, se jalouent ou s'ignorent, s'aiment aussi, Taha, le fils du concierge, humilié par l'injustice de la société, Hatem, rédacteur en chef du journal *Le Caire*, homosexuel amoureux de Abd Rabo qui fait son service militaire dans les forces de sécurité, Zaki ci-devant aristocrate et réjouissant héritier du lointain Mohammad al-Nafzâwî et donc expert ès "sciences de la femme" qui multiplie les rendez-vous galants, la consommation d'alcool et autres substances fortes malgré ses soixante-cinq ans, Azzam, le millionnaire, lui aussi sexagénaire encore vert qui calme ses ardeurs libidinales retrouvées en épousant, en secondes noces, mais secrètement et sous condi-

L'immeuble Yacoubian Alaa El Aswany

traduit de l'arabe (Égypte) par Gilles Gauthier
Actes Sud, 2006, 327 pages, 22, 50 euros

► *L'immeuble Yacoubian* est le condensé, le lieu symbolique de l'histoire égyptienne des années trente aux années soixante-dix. Au Caire, l'immeuble est sorti de terre en 1932. Jusqu'aux années cinquante, ses appartements luxueux logeaient la fine fleur de la société.

Sur sa vaste terrasse, une cinquantaine de cabanes métalliques, une par appartement, servait alors à entreposer le tout-venant. En 1952, après le coup d'État dit des "officiers libres", les caciques de l'ancien régime, la communauté juive et les étrangers commencent à quit-